

## INTRODUCTION

# La chasse au temps dans une civilisation de l'incertitude

## Biogérontologie et jeunesse éternelle

Hachimi Sanni Yaya

La vieillesse n'est autre chose que la privation de folie, l'absence d'illusion et de passion.

Stendhal, *Lucien Leuwen*.

La vieillesse représente une étape de notre existence et, comme toutes les autres étapes, elle a son propre visage, une atmosphère et une ambiance spécifiques, ses joies et ses peines. Nous qui portons des cheveux blancs, nous sommes comme nos frères humains plus jeunes : nous avons une mission qui donne un sens à notre vie ... Être vieux représente une tâche aussi belle et sacrée que celle d'être jeune ou de se familiariser avec la mort ... Pour accomplir sa destinée de personne âgée et remplir convenablement sa mission, il faut accepter la vieillesse et tout ce qu'elle implique, il faut acquiescer à tout cela. Sans ce consentement, sans cette soumission à toutes les exigences de la nature, notre vie perd son sens et sa valeur et, que nous soyons jeunes ou vieux, nous commettons une trahison<sup>1</sup>.

---

1. Herman HESSE, *Éloge de la vieillesse*. Éditions Calmann-Lévy, 2000. Première publication en allemand 1990.

## INTRODUCTION

Il n'y a pas si longtemps encore, lorsque je me mettais à penser à la vieillesse, je voyais ma grand-mère paternelle qui, même à quatre-vingt-dix-huit ans pouvait à peu près tenir une conversation normale sans que l'âge fût un trop grand obstacle. Je garde d'elle le précieux souvenir d'une femme vaillante et admirable au large sourire et aux bras ronds et chauds. Elle est morte, m'avait-on dit de vieillesse. Sa disparation m'a profondément bouleversée et il m'arrive encore de penser à elle. Je n'avais pas conscience alors de tout ce que pouvait impliquer dans la vie d'une personne le fait de vieillir. À mesure que les années s'additionnent, il devient pratiquement difficile sinon impossible de ne pas se sentir concerné par l'avancée en âge. On a beau s'occuper à autre chose et s'efforcer de continuer sa vie de la même façon, la réalité de la vieillesse et de la mort reste incompressible. Les êtres humains n'ont pas toujours été très à l'aise de parler de cette inertie charnelle, de cette immobilisation qui réduit le corps à quelque chose de muet et qu'on appelle la mort. Vieillesse et mort nous font généralement peur, et nous nous posons souvent la question de la cause du vieillissement, et de la mort. Ces phénomènes sont souvent vus comme signe de notre imperfection, notre corps est considéré comme un bâtiment que le temps transforme petit à petit en ruine<sup>2</sup>.

Il y a deux âges privilégiés pour se préoccuper du sens de la vie : l'adolescence, cette période de grande mutation et de grande vulnérabilité qui engendre la perte de repères, amenant les jeunes à s'inquiéter, à douter, à démissionner voire à se rebeller. C'est aussi l'époque où l'on ne ressent pas toujours sa jeunesse comme un avantage. Avoir toute la vie devant soi pour l'adolescent peut résonner comme une source d'angoisse pour celui qui justement a du mal à gérer ce temps à la fois indéfini, incertain et accablant qui s'étend devant soi. Puis, il y a la vieillesse, cette dernière période de la vie caractérisée par un climat particulier, un manque étrange de consistance, qui entraîne parfois la perte du contact avec le réel. C'est aussi le temps où beaucoup sont à la recherche du passé, de ce qui semble irrémédiablement perdu et qui pourtant n'est ni perdu ni forcément passé. Ne disait-on pas que vieillir était le meilleur moyen de rester en vie ?

Réfléchir sur le vieillissement en tant qu'expérience humaine subjective, c'est nécessairement évoquer le temps qui nous consomme et nous consume d'un point de vue biologique. C'est aussi examiner comment l'on assimile psychologiquement les pertes et les gains sur le plan social et de quelles façons on vit les détachements, les renoncements et les ruptures. Ces dernières, vécues plus ou moins douloureusement, impliquent la nécessité d'un réaménagement

---

2. Jean-Claude AMEISEN, *La sculpture du vivant*, Paris, Le Seuil, 1999.

de la personne, afin d'atteindre un nouvel équilibre qui permet au sujet de rester acteur. En cela consiste ce qu'on pourrait appeler le travail d'accommodation du vieillissement. Dans notre société contemporaine, celui-ci dessaisit à n'en point douter l'individu de ses rôles sociaux qui lui donnaient jadis en partie, ses raisons de vivre et de dépenser son énergie.

Le vieillissement est une conséquence de l'évolution générale des organismes vivants, qui naissent, vieillissent et meurent. Il concerne donc prioritairement le corps en tant qu'organisme. Mais il n'y a de vieillesse que celle-là qui est connue et reconnue. Cette reconnaissance est bien sûr interne dans le corps. À l'extérieur, elle est objectivée par les discours des autres qui nous mettent en situation, dans les lacunes de notre langage, nos trous de mémoire, nos difficultés à connaître et à reconnaître. Mais en réalité, dans cette reconnaissance de notre vieillissement puis de notre vieillesse, les autres cherchent à se protéger à tout prix de leur propre angoisse. C'est donc souvent par l'entremise du regard d'autrui que l'on entre dans la vieillesse, et que l'on revient à la question du regard porté sur les personnes âgées.

Si l'on se dit « encore jeune » à 90 ans, on entend par là qu'on est encore vivant, plein de projets, actif, etc., ce qui suppose en retour que l'on se représente la vieillesse comme fin de vie, souvenir du passé, inactivité au sens social du terme. Car si la vieillesse était considérée comme un âge de la vie à part entière, au même titre que l'enfance, l'adolescence et la maturité, et non comme une fin de vie, nous aurions probablement beaucoup moins de réticence à entrer en elle, et à « exprimer un désir d'agir et de vivre » adéquat à ce moment de notre vie. Dès lors, on pourrait considérer que l'on est vieux sans que cela représente quelque chose de négatif, puisque cela ne signifierait pas que l'on est moins vivant que lorsqu'on était plus jeune.

Plus la vieillesse nous atteint, plus notre disparition devient une réalité tangible. Le fait de vieillir est donc une dernière occasion de découvrir combien la vie est précieuse. Le vieillissement, c'est-à-dire l'effet du temps qui passe, se manifeste chez toutes les êtres, peu importe leur âge et leur degré de complexité<sup>3</sup>. Mais une comparaison du processus du vieillissement chez les espèces et un examen des altérations biologiques des organismes qui surviennent avec le temps suggèrent que les mécanismes du vieillissement ne sont pas universels<sup>4</sup>. Dans la nature, plusieurs créatures n'ont pas toujours le temps de vieillir. Le saumon du pacifique meurt juste après l'accouplement. Les tortues marines et les esturgeons, bien que pouvant vivre très longtemps, sont facilement victimes de prédation, d'accidents divers et peuvent mourir de manque de nourriture.

---

3. Jean-Claude HENRARD, *Les défis du vieillissement. La vieillesse n'est pas une maladie!*, La Découverte, 2002.

4. Robert LADISLAS, *Le vieillissement: faits et théories*, Dominos Flammarion, 1995.

La survie de chaque individu dans le règne animal dépend en partie du hasard. Durant la saison estivale, alors qu'une abeille mâle ne vit que l'espace de trois semaines, une ouvrière vit deux fois plus longtemps et l'existence d'une reine peut atteindre sept ans. Si l'animal voit sa durée de vie potentielle réduite par l'effet conjugué des risques qu'il n'a pas le choix de courir dans les milieux hostiles où s'expose cette vie, il en va tout autrement de l'homme. Même si la durée de vie moyenne de chaque individu dépend d'inventions et de pratiques d'ordre culturel concernant l'hygiène, le travail, les moyens thérapeutiques, les hommes n'ont pas toujours été vieux<sup>5</sup>. Ils mouraient jadis des suites d'épidémies, de maladies de carences, de traumatismes ou sur les chemins de la gloire. Peu nombreux étaient ceux qui parvenaient à prolonger leur existence pour mieux se lamenter de celle-ci par la suite. D'ailleurs les fragments de squelettes préhistoriques démontrent que la longévité des premiers hommes ne dépassait guère les trente ans.

Fondamentalement, le vieillissement ne s'exprime dans l'espèce humaine que du fait de l'action de la culture<sup>6</sup>. L'histoire nous enseigne que selon ses valeurs et l'idéal-type qu'elle se fixe, chaque société secrète une représentation plus ou moins positive de la vieillesse. Et comme toute représentation, la vieillesse est une construction qui se fait à partir d'un contexte particulier, sur le registre de l'imaginaire. Elle est faite de rêves, d'images, d'opinions et d'attitudes qui intègrent toujours une composante symbolique<sup>7</sup>. Les âges de la vie sont déterminés par la culture. C'est elle qui institue les moments par des rites de passage, là où les sociétés modernes se réfèrent à la pyramide démographique des âges. Tout cela indique la complexité du processus de vieillissement qui ne se réduit pas à une gériatrie ou à une gérontologie.

D'ailleurs, la vieillesse en tant que phénomène tabou derrière lequel se profile l'image du naufragé déficient, *tourbillonnant vers le bas* pour reprendre l'expression de Simone de Beauvoir, handicapé et dépendant, tant observée dans les sociétés occidentales, contraste avec l'absence de stéréotypes aussi déprimants, dans certaines sociétés amérindiennes par exemple. Cela soulève d'intéressantes questions parmi lesquelles la tension entre la sénescence en tant que processus biologique qui conduit l'être humain à la mort, et l'avancée en âge (vieillesse chronologique) qui correspond au temps écoulé depuis la naissance et dont la construction sociale est du fait de la culture<sup>8</sup>. De nombreux mythes ont longtemps circulé et circulent encore sur le vieillissement. Pourtant,

---

5. André KLARFELD et Frédéric REVAH, *La biologie de la mort*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2000.

6. Claude OLIEVENSTEIN, *Naissance de la vieillesse*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1999, p. 17.

7. Patrice BOURDELAIS, *L'âge de la vieillesse*, Paris, Éditions Odile Jacob, Paris, 1993.

8. Simone de BEAUVOIR, *La vieillesse*, Gallimard, 1970.

plus nous en apprenons sur lui, plus il apparaît clairement que nombre de ses connotations négatives nous viennent des maladies et des changements dans le style de vie, plutôt que des phénomènes inévitables de l'âge.

Le vieillissement, lorsqu'il s'étend à l'organisme, se résume en cela que le corps qui a normalement été à l'origine de toutes nos capacités, le lien de toutes nos jouissances, ce corps qui a longtemps été l'objet de culte, en vient insidieusement à devenir source de handicaps et de souffrance. La vieillesse semble aujourd'hui presque exclusivement vue et observée à partir des déficits induits par l'avancée en âge et rarement à partir de ses acquis, lorsqu'elle n'est tout simplement pas réduite à des pertes physiologiques et à des symptômes corporels ou mentaux. Pourtant, il s'agit là d'un stéréotype qui ne correspond pas, dans les faits, à la réalité de la vieillesse qui est complexe et diversifiée. Les personnes âgées ne constituent pas un groupe humain homogène et la vieillesse est vécue de façons très différentes. Les visages de la vieillesse sont aussi nombreux qu'il existe de personnes âgées et certaines catégories d'individus sont à même de saisir la signification de la vieillesse dans l'existence humaine et de la vivre non seulement avec sérénité et dignité, mais aussi comme une saison de vie offrant de nouvelles occasions de croissance et d'engagement.

## LES FIGURES DU VIEILLIR À TRAVERS LES ÂGES

Les représentations successives de la vieillesse au fil du temps ont contribué à brouiller la signification sociale de cet âge de la vie<sup>9</sup>. Depuis l'époque antique, la vieillesse a toujours été perçue comme un moment particulier de la vie. Les philosophes ont tenté à leur façon de déterminer les âges de la vie (« *aetates hominum* ») en différentes périodes alternant les étapes du développement individuel. Selon Ariès<sup>10</sup> : « Tout se passe comme si, à chaque époque, correspondaient un âge privilégié et une périodisation particulière de la vie humaine : la jeunesse est l'âge privilégié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'enfance du XIX<sup>e</sup> siècle, l'adolescence du XX<sup>e</sup>. » Il ne serait pas surprenant que le XXI<sup>e</sup> siècle soit celui de la vieillesse. Pour Hippocrate la vieillesse est l'âge où prédomine le phlegme, cette humeur froide et humide qui sature l'organisme et cause toutes sortes de maux. Montaigne, dans ses *Essais*, évoque pour sa part la constipation et le croupissement dont est victime l'esprit humain lorsque celui-ci atteint la vieillesse. Pour lui, la vieillesse avec la détérioration du corps et les souffrances qu'elle engendre submergent la capacité de l'individu à affirmer son autonomie. Saint Agustin dira que la vieillesse était une invitation au retrait du monde et à la

---

9. Anne-Marie GUILLEMARD, *Le déclin du social. Formation et crise des politiques de la vieillesse*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.

10. Philippe ARIÈS, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil, 1973.

méditation. Quant à Cicéron<sup>11</sup>, il indique ne pouvoir reprocher grand-chose à la vieillesse et rappelle qu'il ne faut pas se fier aux apparences, car les âges de la vie, et notamment la vieillesse, sont «paradoxaux». «La faiblesse dit-il, convient à l'enfance; la fierté à la jeunesse; la gravité à l'âge mûr et la maturité à la vieillesse. Ce sont autant de fruits naturels qu'il faut cueillir avec le temps. Une jeunesse intempérante et débauchée ne transmet à la vieillesse qu'un corps épuisé.» Selon les circonstances, la personne âgée est méprisée ou respectée. Parce qu'il se situait entre le monde des vivants et celui des morts, le vieillard était jadis considéré comme l'intercesseur privilégié auprès de Dieu. Âge privilégié de la recherche du salut et de la préparation à la mort pour les uns, la vieillesse est vécue par les autres comme la révélation d'une odieuse, affreuse et implacable vérité.

Cette perception individuelle et collective négative de l'avancée en âge est accentuée par un double phénomène de refus de la vieillesse: le *jeunisme*, ambition de rester jeune toute sa vie, et l'âgisme, tentation pour la société de rejeter les personnes âgées. Révolu est le temps où la personne âgée représentait l'âme de la tribu parce qu'elle comprenait la mesure et le sens des choses. Le vieillard sait parce qu'il a vu et entendu et est supposé avoir accumulé qualités et expérience. Mais aujourd'hui, les attentes d'une longévité vécue dans des conditions de santé meilleures que par le passé et le fait que la vieillesse sur le plan médical ne constitue plus forcément une entrave à la qualité de la vie ne semblent pas suffire à faire accepter cette période de l'existence que nombre de nos contemporains considèrent exclusivement comme une fatalité inévitable et pénible. Plusieurs personnes adoptent devant leur propre vieillissement une attitude qui va de la résignation passive à la rébellion et parfois, au refus désespéré.

L'envie de se battre sans relâche contre les aléas du temps et de la vieillesse qui s'abat toujours trop vite sur le corps malmené traduit la peur que nous avons de vieillir. Elle illustre également pourquoi nous dépensons des fortunes pour camoufler nos premières rides, nos premiers cheveux blancs. La vieillesse est une tare que la médecine s'attache à rendre toujours plus lointaine et que la chirurgie esthétique tente désespérément de masquer. Le fait est que personne ne souhaite vieillir et rares sont ceux qui opteraient spontanément pour «l'âge d'or». Il est vrai que ce temps contre lequel nous luttons ne passe pas de la même manière pour tout le monde. Les jeunes enfants ont habituellement hâte de grandir afin de rejoindre le cercle des adultes. À leur façon, ils s'emploient de toutes leurs forces à développer les nouvelles habiletés afin de rentrer dans le monde des grands. Ils trouvent interminables les journées où ils n'ap-

---

11. Jean-Paul RESWEBER, «Le rêve cicéronien d'une heureuse vieillesse», *Le Portique* [En ligne] [<http://leportique>] (Mis en ligne le 5 juin 2010, consulté le 13 octobre 2011).

prennent rien. Quant aux adolescents, ils ont beau afficher souvent un souverain mépris de leurs aînés, ils aspirent à faire partie de leur monde. Au fond, leur contestation du monde des adultes est une façon d'en prendre possession. Le temps ne passe pas assez vite à leur goût. Jadis, même les jeunes adultes avaient généralement tendance à vouloir vieillir ; ils avaient hâte d'avoir les connaissances et les habiletés que procure l'expérience. Ils continuaient d'apprendre, de se perfectionner et de travailler à s'améliorer. Ils trouvaient aussi que le changement n'arrivait pas assez vite.

Mais il semble qu'à partir d'un moment, notre regard sur l'âge change radicalement. Le passage du temps cesse d'être synonyme de croissance. Il acquiert la signification de détérioration et de décrépitude. Le temps ne sert plus à grandir mais à rétrécir. Et tout à coup, les années semblent trop courtes. On a l'impression de se faire voler les jours qui disparaissent trop vite dans le passé. S'il est un bien que chacun possède, le temps est inégalement réparti et devient en fait, un problème. Pour les uns, il passe. Pour les autres, il se présente comme un temps suspendu qui, à bien des égards, est en décalage avec le temps bousculé de la modernité. Le temps a toujours représenté une dimension intrinsèque de la construction de notre identité. La temporalité est une des composantes de nos interrogations, parfois de notre souffrance, lorsque l'attente se prolonge et que la satisfaction se dérobe. Avec l'avancée en âge, le rapport au temps se modifie, s'accélère, s'immobilise, ralentit et parfois s'évanouit. Il n'a pas la même signification non plus pour ceux qui travaillent ou ne travaillent plus et encore moins pour ceux qui attendent ou n'attendent plus. L'attente constitue l'une des données incompressibles du vieillissement : attente du facteur, attente de la visite du petit-fils ou de la petite-fille, attente de la prochaine visite chez le médecin, attente du prochain retour de la douleur accablante..., attente de la mort. L'attente chez le sujet âgé se présente alors comme cette période de vide où rien ne se passe, où l'on vit constamment, avec beaucoup d'appréhension, la suite des choses.

Pourtant, plusieurs personnes âgées vivent longtemps une existence pleine d'ardeur et de passion qui devrait renforcer l'idée selon laquelle vieillir, ce n'est pas que perdre, c'est aussi gagner, par exemple une sagesse, une disponibilité à l'essentiel, une sérénité, un art de vivre que le temps du travail comme temps de l'affairement permettait si peu de pratiquer. Car la vieillesse n'est pas seulement une affaire d'état civil ; elle est également une question d'état d'esprit. Il est très aisé de citer tout ce dont la vieillesse nous fait grâce. Le présent le plus cher à nos cœurs est sans doute le trésor d'images que nous gardons en mémoire après une longue vie et vers lequel nous nous tournons avec un nouvel intérêt lorsque notre activité décroît. C'est pourquoi le vieillissement nous invite à vivre dans le présent, dans ce moment du passage du passé au futur qui lui donne densité et signification. Il n'est pas dans l'essence de l'homme

de dire oui à tous les événements qui contrent ses désirs instinctifs. C'est pourquoi vieillir reste un exercice de lucidité et d'acceptation qui ouvre sur une nouvelle vie et qui donne naissance à la vie, car la perte de certaines facultés n'est pas une perte de dignité, pas plus que la perte de certaines fonctions n'est une perte d'humanité.

## LE PROBLÈME DU VIEILLISSEMENT OU LE VIEILLISSEMENT COMME PROBLÈME

L'histoire de la vieillesse nous enseigne que, contrairement à la croyance populaire, le sujet âgé n'a pas toujours été honoré dans les sociétés anciennes. Même si elle est marquée par des fluctuations du rôle social et politique des vieillards, c'est à une évolution en dents de scie à laquelle nous avons assisté. Si la Grèce antique préférait reléguer les vieux à une place subalterne en célébrant la beauté, la force et la jeunesse, l'époque qui suivra ramènera le vieillard à l'avant de la scène. Expérience, disponibilité, éloquence, savoir et sagesse, telle est l'image idyllique qu'on se fera de l'homme âgé. Mais le regard sur la vieillesse n'a pas fondamentalement changé depuis des générations et, aujourd'hui encore, plusieurs trouvent des raisons de la détester. Non seulement elle nous écarterait de la vie active en affaiblissant notre corps, mais elle nous priverait également des meilleurs plaisirs de la vie et nous rapprocherait de la mort<sup>12</sup>.

Le sujet vieillit psychiquement par l'accumulation des deuils, c'est-à-dire des pertes d'objets auxquelles il est exposé au fil de sa vie. Si, pour certains, le vieillissement représente cette espèce de *mort diluée*, une *entropie du temps vécu* parce que pensé et perçu sous l'angle des pertes physiques et mentales, il reste pour les autres une véritable crise existentielle profonde lorsque l'homme est confronté à sa propre mort. Plusieurs écrivains ont exprimé leurs réflexions sur la mort et se sont souvent montrés attentifs au souci de vivre pleinement jusqu'au dernier instant, instant qu'on désirait à tout prix ignorer, préférant ne l'évoquer directement qu'en termes de périphrases et d'euphémismes afin qu'il ne porte pas ombrage à la vie ici-bas. Bien que nous sachions que nous sommes mortels et que nul être vivant n'échappera à cette évidence, cette certitude ne semble avoir rien de rassurant ou d'apaisant, au contraire.

La réalité, c'est que, socialement, nous imposons au sujet âgé un véritable exercice qui se concentre davantage sur les pertes et les deuils que sur les gains. Vieillir aujourd'hui revient en d'autres mots à accepter profondément ces pertes. Ces souffrances provoquées par les pertes sociales, cognitives et corporelles

12. CICÉRON, *De la vieillesse*, Garnier-Flammarion, 1967.

finissent par fragiliser l'individu qui acquiert à terme, une faible estime de lui-même. Au cours de sa longue histoire, l'homme a cherché de toutes les façons à se révolter contre ce qu'il considère comme une imposture, c'est-à-dire, l'idée qu'un jour il ne sera plus. Car il y a dans cet événement qui met fin radicalement et définitivement à l'existence quelque chose de brutal, d'inattendu, de catastrophique, quelque chose d'effrayant et d'incompréhensible parce que totalement étranger à la vie. Mais, au-delà de l'intuition largement partagée qui suppose que la vieillesse « prépare » en quelque sorte à la fin de la vie, l'idée même de la mort en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle ne réussit pas à paraître normale et naturelle pour ceux-là mêmes qui pourtant n'hésitent pas à dire qu'ils ont fait leur vie. Le désir assumé et affiché aujourd'hui par nos contemporains de retrouver et de conserver un état de jeunesse jadis perdu en essayant d'arrêter le temps cache en réalité une volonté inconsciente de stabiliser la sénilité en gardant leur être par l'immortalité. C'est d'ailleurs pourquoi Vladimir Jankélévitch suggérait qu'« une vie de vieillard éternel vaut mieux que la mort<sup>13</sup> ».

Le désir d'éternité en tant que nouveau paradigme de la postmodernité soulève de manière incontournable la question de la temporalité. Depuis près d'un siècle, une importante mutation est en train de se frayer un chemin dans le paysage social. Les véritables acteurs de ces changements ne sont pas encore matérialisés en tant que tels, mais reposent sur de solides fondations pour conquérir le nouveau monde qui est en train de se dessiner<sup>14</sup>. La fusion inéluctable de l'homme avec la technoscience n'est sans doute qu'une question de temps. Déjà, la médecine fournit un arsenal d'éléments, de techniques de réfection esthétique du style lissage (lifting) aux œstrogènes, ces hormones censées réassurer de sa jeunesse, tels aussi les dopants sexuels. La santé et la jeunesse constituent des standards et le vieillissement, une forme de culpabilisation sociale. Le biopouvoir représente l'ultime espoir d'une civilisation qui veut maîtriser la vie désormais perçue comme phénomène physicochimique<sup>15</sup>. La connaissance des prédispositions génétiques et des facteurs de risques au regard de telle ou telle maladie procure le sentiment de pouvoir contrôler et perfectionner indéfiniment son corps afin de lutter contre la maladie et, ultimement, de prolonger sa vie. Le post-humanisme, le transhumanisme et le prolongéisme sont les courants les plus représentatifs de ce soulèvement de la technologie contre la mort<sup>16</sup>. Le vieillissement y est considéré comme le

13. Vladimir JANKÉLÉVITCH, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1974.

14. Rose NIKOLAS, *The politics of Life Itself. Biomedicine, Power and subjectivity in the Twenty-First Century*, Princeton, Princeton University Press, 2007.

15. Courtney Everts MYKYTYN, « Anti-Aging Medicine: Predictions, Moral Obligations and Biomedical Intervention », *Anthropological Quarterly*, 79, n°1, 2006.

16. Céline LAFONTAINE, *La société postmortelle: La mort, l'individu et le lien social à l'ère des technosciences*, Paris, Seuil, 2008.

résultat d'un certain nombre de processus moléculaires et de défaillances cellulaires et compris comme une maladie que l'on peut et doit soigner.

Il ne faudrait d'ailleurs pas se surprendre de constater que la maîtrise des processus biologiques, qui caractérisent le vieillissement, la lutte contre le vieillissement et la mort grâce aux avancées de la biogérontologie, soient pour certains, une question de vie ou de mort. La sénescence n'est plus un phénomène naturel devant obligatoirement mener à la mort d'autant plus que d'aucuns soutiennent qu'il est possible, à l'échelle cellulaire et moléculaire, de ralentir ou d'arrêter l'apoptose<sup>17</sup>. Contrairement donc à ce que suggérait Martin Heidegger le philosophe de Freiburg, la mort ne serait plus le trait fondamental de la vie, c'est-à-dire le «jeu suprême dans lequel l'homme est introduit en venant sur terre et auquel son être est destiné». Les promesses de la jeunesse éternelle portée par la médecine anti-âge et régénératrice, les biotechnologies et les nanotechnologies procurent l'espoir de lendemains qui cesseront de faire de la vieillesse et de la mort une nécessité biologique faisant partie de la nature du vivant. Loin de nous l'idée de prétendre que tout ce que l'ingéniosité humaine peut faire afin d'améliorer la condition humaine, prévenir ou guérir des maladies, soulager les déficiences et les handicaps ne devrait pas être considéré comme un bénéfice pour notre civilisation, car l'être humain dans son essence, aussi bien physique, technique, morale et intellectuelle que culturelle est perfectible<sup>18</sup>.

Cela dit, l'idée selon laquelle tout est reprogrammable exerce une puissante influence sur ce qu'il est convenu d'appeler la norme. Cette forme contemporaine de biopouvoir laisse entrevoir la domination diffuse qu'exerce le savoir (scientifique ou autre) sur les individus qui s'y autoassujettissent. Dans une civilisation de l'incertitude où performance, beauté, jouissance et dépassement de soi constituent le nouvel horizon indépassable, l'homme devient de plus en plus enclin à se façonner lui-même à l'aide de chirurgies, de musculation, de psychotropes, de diètes et de médicaments de tous genres, ouvrant ainsi la voie sur des transformations corporelles et des évolutions de mentalités de plus en plus radicales. Mais celles-ci vont devoir tôt ou tard subir l'«épreuve des limitations», car ces projets inédits ont des conséquences sur le corps social en ce sens qu'ils peuvent contribuer à une forme d'aliénation de l'individu et de complaisance narcissique dont l'enjeu est un avenir inconnu qui concerne directement le monde des vivants.

---

17. Norbert WIENER, *Cybernétique et société, l'usage humain des êtres humains*, traduit par Pierre-Yves Mistoulon, Paris, UGE, coll. 10/18, 1954, p. 12.

18. Erwing GOFFMAN, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, coll. «Le Sens Commun», 1963.

## ENTRE ÂGISME ET GÉRONTOPHOBIE: LE REJET SOCIAL DE LA VIEILLESSE

*Penser le temps pour lire la vieillesse.* Tel est le titre d'un ouvrage collectif dirigé par Claudine Attias-Donfut et trois autres de ses collègues et qui pose avec acuité la question du rapport entre l'homme et le temps. Dans un contexte où le temps biologique et vécu s'oppose au temps social et institutionnel, la confusion que l'on fait à souhait entre le temps et les phénomènes temporels a sans conteste une influence sur notre perception humaine du phénomène de la vieillesse. La marque que le social impose à la temporalité et l'aspiration que nourrissent les hommes à un éternel présent et qui s'illustre dans la dénégation du vieillissement et de la mort représentent là quelques exemples de cette tension constante entre rythme biologique et rythme social. Le premier conduit naturellement à la vieillesse et à la disparition et le second tend à véhiculer l'idée d'une certaine déchéance et d'une conscience malheureuse du vieillissement. De fait, la vieillesse tend à disparaître dans le décor des problèmes «objectifs<sup>19</sup>». Du coup, vieillir revient à vivre sans forces et avec sa faiblesse, sans sa rapidité et avec sa lenteur, sans sa beauté et avec un visage défait ainsi qu'un corps vidé et déformé. Il n'est pas contesté que la vieillesse, comme au demeurant la jeunesse, est une construction sociale, historiquement et culturellement marquée. Avec l'émergence des sociétés postmodernes, les contours de nouveaux espaces de responsabilité se dessinent. Le «bien vieillir» qui deviendra très tôt le «non-vieillir» apparaît alors comme une tâche qui incombe à l'individu. On ne peut ignorer aujourd'hui les manifestations liées à la fragmentation de l'individu, à l'obsession de soi, à la référence prédominante au mythe de la jeunesse et au discrédit de la notion d'expérience dans cette ère nouvelle de la longévité. Tous ces phénomènes contribuent à faire émerger des attitudes inédites au regard de la vieillesse et de la perspective de la mort.

Le phénomène du vieillissement qui, pour plusieurs tend à être instinctivement télescopé, au mieux, avec une retraite heureuse, et, au pire, avec une décrépitude désastreuse est devenu indissociable à la fois d'une institutionnalisation certaine<sup>20</sup> et d'une certaine spécialisation<sup>21</sup>. On assiste depuis quelques années à une véritable montée de la peur du vieillissement, marchant de pair avec une gérontophobie de plus en plus visible. La peur du vieillissement se mesure aujourd'hui, entre autres, aux débats sur les coûts des retraites, de

---

19. Pénurie de maisons d'hébergement pour «vieux», coûts astronomiques des soins de santé en raison des changements démographiques, épuisement mental et physique des aidants naturels qui doivent prendre soin de leurs «vieux», déficits des caisses de retraite, etc., tels sont là quelques exemples des problèmes engendrés par le vieillissement.

20. Le problème des maisons de retraites pour vieillards est ici concerné.

21. La gériatrie, lorsque ce ne sont les soins palliatifs.

l'immigration, des soins de santé, etc. On le mesurera aussi à certains propos méprisants sur «les vieux» souvent dépeints comme improductifs, confiscateurs de la richesse au détriment des «jeunes». En fait, il est devenu courant d'évoquer le vieillissement de la population parmi les phénomènes qui vont affecter la société de demain. Le vieillissement est désormais une notion qui fait peur, comme on peut le constater un peu partout à la télévision, dans les journaux ou encore lorsqu'on regarde les publicités. L'ensemble des clichés qui existent et émergent chaque jour sur le problème du vieillissement ne peut donner l'envie de vieillir, car les gens ont avant tout peur de vieillir parce qu'ils souffrent du regard que l'on porte sur eux<sup>22</sup>.

Pourtant, derrière le voile de ces amalgames peu reluisants envers les «représentants terminaux du troisième âge», se vivent des réalités bien différentes et indéniablement plus positives : une diversité impressionnante de femmes et d'hommes qui contribuent au bien commun de nos collectivités. Encore faut-il savoir les voir ou plutôt, faut-il vouloir les voir et les entendre. Le voile de la peur autour du fait de vieillir nous empêche trop souvent de considérer avec simplicité et réalisme ces étapes importantes de la vie. Le questionnement que pose Betty Frideman illustre mieux que quiconque cette réalité : «[...] Je me demande pourquoi la personne que je suis aujourd'hui n'a pas d'image de la vieillesse à laquelle s'identifier. Qu'exclut l'image du calvaire ou du problème de l'âge ? Comment expliquer l'absence de représentations de personnes âgées menant une vie active, productive ? L'image de la vieillesse synonyme de déclin inévitable, de détérioration, est donc elle aussi mystifiée, avec cette différence qu'elle engendre les miasmes de la peur et non l'aura du désir. Cette peur s'accorde-t-elle avec la réalité ou la déforme-t-elle, rendant la vieillesse si terrifiante que nous devons en nier l'existence ? Cette peur et le refus qu'elle génère ne contribuent-ils pas à créer le problème de l'âge<sup>23</sup> ? »

Mais en y regardant de près, il semble que la peur associée au vieillissement et à tous ses maux, qui nourrit nos angoisses, correspond ni plus ni moins à l'effet de la recherche effrénée de boucs émissaires de nos difficultés collectives de prévoir et d'agir. Ainsi les attaques se font de plus en plus virulentes et fréquentes contre la génération des baby-boomers et bientôt massivement retraités. Les signes et les symptômes d'âgisme se multiplient ; ils inquiètent leurs victimes directes, aux yeux desquelles l'avance en âge devient une course à obstacles de plus en plus dure. Dans ce portrait à peine exagéré, se profile et s'annonce une guerre dangereuse entre les âges, alimentée par l'ignorance et

---

22. Cité dans Marie DE HENNEZEL, *La chaleur du cœur empêche nos corps de rouiller. Vieillir sans être vieux*, Robert Laffont, p. 65, 2008.

23. Betty Friedan, *La révolte du troisième âge. Pour en finir avec le tabou de la vieillesse*. Albin Michel, p. 38, 1995.

les préjugés, telle une mise en scène illusoire qui assurerait l'oubli des vraies causes historiques et sociales et garantirait aux décideurs réels d'échapper à toute critique. En conséquence de cet âgisme, la société pousse alors les plus âgés à avoir l'air jeune, à se comporter comme les jeunes, à parler comme eux et à faussement les comprendre. La jeunesse réelle ou fictive est devenue l'argument suprême, en rapport avec la spontanéité, la rapidité, l'impulsivité, l'immédiateté et la flexibilité au détriment des valeurs classiquement liées à l'âge telles que la réflexion, la prudence, la sagesse ou encore la transmission.

Le vieillissement démographique de la population devrait être considéré comme un progrès des sociétés où de plus en plus d'individus arrivent à vivre jusqu'à un âge avancé. Dans la réalité, on est loin d'afficher pareil optimisme. L'âgisme force l'homogénéisation et nie les richesses individuelles. L'on peut se demander s'il est tout simplement possible aujourd'hui d'avancer en âge en toute sérénité, sans que cela soit mal vu, mal vécu et, plus inquiétant, motif d'exclusion ? Les représentations négatives de la vieillesse et la promotion d'une apparence jeune ont tendance à faire oublier que derrière la question de l'avancée en âge, ce sont surtout d'hommes et de femmes dont il s'agit. Cette peur irrationnelle de tout ce qui se rapporte au vieillissement ou à la vieillesse nous conduit dans une attitude gérontophobe qui ne peut définir et appréhender la vieillesse et ses vieux qu'à travers l'unique accumulation de pertes et de deuils. Loin de rassurer, les discours âgistes déclenchent et renforcent des peurs, aussi bien sur le plan individuel (déclin) que collectif (désastre). Rester jeune peut alors sembler une bonne solution. Mais, en même temps, la démarche n'est-elle pas schizophrénique ? Ne peut-elle conduire à la perte du contact avec la réalité ? Parce que l'individu est pris dans une ambivalence qui perdure, qu'il est « condamné » à porter le masque de la jeunesse, à se « grimer en jeune », alors que son corps lui dit peut-être autre chose. En stigmatisant cette étape de la vie sous un angle de détérioration inéluctable, aride et triste chemin vers la mort, nous refusons de défendre l'idée que les vieillesse peuvent être belles et merveilleuses.

## LE VIEILLISSEMENT COMME TRAVAIL SUR LA CONTINUITÉ

La longévité, disait Albou Philippe est un des attributs des héros, qu'ils soient historiques ou légendaires, mais cette longévité fait d'eux d'éternels jeunes hommes plutôt que d'authentiques vieillards<sup>24</sup>. La construction de la vieillesse est aujourd'hui difficile pour la personne âgée, car elle est soumise à un dilemme : renoncer à une certaine forme de continuité, d'abord biologique,

---

24. Philippe ALBOU, *L'image des personnes âgées à travers l'histoire*, Paris, Glyphe et Biotem Éditions, 1999, p.73, 1999.

tout en maintenant la continuité d'une existence sociale. Chose étrange, la représentation en apparence consensuelle de la vieillesse n'est pas reconnue par les personnes âgées elles-mêmes. C'est ce qui fait dire à Cornelia Hummel que «la vieillesse fait l'objet d'un consensus autour d'une représentation cohérente et solide alors que cette représentation n'a pas de sujet». Dans une société elle-même vieillissante, il est surprenant de constater que l'on se défend corps et âme de la vieillesse en la rejetant hors des frontières de notre identité collective. Pourtant, l'émergence des personnes âgées dans nos sociétés fut jadis d'abord reçue comme une chance et comme la preuve des progrès sanitaires réalisés au cours du siècle pour améliorer la longévité. Mais force est de souligner que l'augmentation de la proportion des personnes âgées était aussi en partie due à la diminution des enfants et donc à la réduction de la natalité et de la fécondité<sup>25</sup>.

Dans les sociétés occidentales actuelles, la puissance figurative des figures de l'ancien et de l'ancêtre semble s'être amenuisée, tandis qu'à l'inverse la figure du vieillard paraît de plus en plus performative. Le phénomène démographique de vieillissement de la population constitue l'un des facteurs explicatifs majeurs de cette transformation de l'image de la personne très âgée. Aujourd'hui, le phénomène du vieillissement fait plus que jamais débat et se présente comme un immense enjeu sociétal, ce qui a parfois contribué à renforcer les images négatives des personnes âgées même si, entre-temps, on s'efforce non sans difficulté de les changer. En agitant le spectre de la société massivement vieillissante, on tend à oublier que rester en vie longtemps a jadis été un fait rare par définition. La société utilitariste qu'est la nôtre semble se complaire dans une espèce de refoulement du vieillissement qui conduit au maintien le plus possible des attitudes âgistes. Et pour remédier à ce décalage entre l'attente de la société et la sauvegarde de leur identité, plusieurs sujets âgés sont contraints de se créer des masques de façade afin de se protéger d'un monde de plus en plus hostile et menaçant. Mais souvent cette quête les entraîne vers un refus névrotique du vieillissement. Au-delà de cette donne, être très âgé reste un jugement plus qu'une donnée objective. Naguère, les vieux étaient dans le coup ou du moins en avaient l'illusion. Aujourd'hui, ils sont obligés de constater, bien malgré eux, que dans plusieurs domaines qui pourtant peuvent être tenus pour les leurs, bien des choses probablement dignes d'attention se produisent sans eux, et parfois même sans qu'ils y comprennent grand-chose.

---

25. Frédéric BALARD, «Travailler pour bien vieillir: nos aïeux renversent la problématique du vieillir dans le métier», dans *Vieillir dans le métier*, Christiane MONTANDON et Jacqueline TRINCAZ (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. «Savoir et Formation», p. 229-245, 2007.

D'ailleurs, le discours des personnes très âgées est révélateur de leur appartenance à une génération tourmentée. Lorsqu'elles font référence au vieux, les personnes très âgées les décrivent en fonction des valeurs qui font sens dans leur vie. Beaucoup de vieilles personnes présentent comme une évidence qu'elles n'appartiennent plus à la société d'aujourd'hui et à son temps. L'âge est même donné comme un indicateur de cette rupture, comme si la société avait un âge qui ne pouvait pas être celui de la vieillesse. Pourtant, comme le soulignait le regretté Hermann Hesse (1877-1962), prix Nobel de littérature en 1946 dans son *Éloge de la vieillesse*, la vieillesse n'a pas moins de valeur que la jeunesse et Lao Tseu n'a pas moins de valeur que Bouddha. Le bleu n'est pas plus laid que le rouge. La vieillesse ne devient médiocre que quand elle prend des airs de jeunesse<sup>26</sup>. C'est pourquoi l'exercice du vieillir doit engager les individus dans un processus de relecture, et parfois de réécriture de leur vie, à la croisée du temps d'hier et de celui d'aujourd'hui, dans la perspective d'apprivoiser un avenir, dominé par l'impensable de la finitude.

Arriver au grand âge, c'est avoir accumulé une série de ruptures, auxquelles il a fallu répondre en puisant dans ses propres ressources et autour de soi. Jean Garneau suggère que la vieillesse devrait être une formidable occasion de faire face aux réalités les plus fondamentales de notre existence<sup>27</sup>. En effet, elle nous présente les défis de la vie auxquels nous n'avons pas encore consenti et nous invite à s'y confronter. Certes, ces défis ne sont pas les mêmes pour tous, car chacun d'entre nous y rencontre ses zones aveugles les plus importantes. Mais le plus important, c'est qu'il s'agit d'une occasion pour compléter le travail de notre existence. Si nous relevons ces défis, la vieillesse cessera d'être une détérioration qui nous déprime. Elle devient une nouvelle occasion de croissance, une démarche pour nous épanouir davantage. La vieillesse porte en elle une image d'un soi dans l'avenir et de potentialités qui peuvent être accomplies alors que les sujets traversent ce cycle de la vie. Les personnes âgées peuvent être porteuses de ce message à condition de faire en sorte que les fragments de leur réalité sociale ne soient pas considérés comme représentant la totalité de la réalité de la vieillesse.

---

26. Hermann HESSE, *Éloge de la vieillesse*. Éditions Calmann-Lévy, p 54-55, 1990.

27. Jean GARNEAU, « Vieillir », *La lettre du Psy*, volume 4, n° 4 : avril 2000.

## CONCLUSION

Vieillir, c'est en se retournant sur son passé, se reprendre, se ressaisir, se recueillir en dehors de l'affairement qui nous détourne de nous-mêmes. Vieillir, c'est il est vrai, changer de temps, changer le sens du temps, mais cette inversion n'est pas nécessairement une perversion si elle nous permet de prendre notre temps. Vieillir, c'est pouvoir prendre de nouveaux rôles avec de nouveaux statuts et il en est de très gratifiants que l'homme vieillissant peut assumer<sup>28</sup>.

La vieillesse est un sujet d'investigation récent. En moins de trois décennies, les chercheurs ont produit un riche corpus de connaissances sur la question. La lecture sociologique de cet âge de la vie et les représentations qui lui sont associées oscillent entre un pessimiste qui met en relief la misère et le triste sort des sujets âgés et une vision relativement optimiste qui insiste sur ce qu'il est désormais convenu d'appeler les valeurs de l'âge. De tout temps, l'homme a toujours essayé de comprendre les mécanismes intimes du vieillissement humain. Parce qu'il est complexe, il constitue l'un des phénomènes les plus complexes auquel la science est confrontée. La problématique du vieillissement se situe à différents niveaux : biologique, physiologique, morphologique, cellulaire et moléculaire, mais aussi social et psychologique. La séparation arbitraire de ces différents niveaux n'est pas toujours facile, en particulier chez l'homme, ce qui explique bien de malentendus.

La réflexion que nous avons menée plus haut sur ce phénomène permet de rendre compte du fait que les images ou mieux les visages du vieillir évoluent avec le temps. Il n'y a pas une vieillesse, écrivait E. Souriau, mais une infinité de vieillesse possibles. La vérité réside probablement dans le fait que personne ne vieillit de la même manière, ce que la gérontologie appelle le vieillissement différentiel. Les modalités de sénescence sont très différentes d'une population à une autre et, à l'intérieur d'un même groupe d'individus, d'une personne à une autre. En effet, le vieillissement humain se fait d'une façon progressive, comporte des effets cumulatifs, demeure irréversible, touche les organes à des moments variables et suit un rythme propre à chaque personne. Le tout est marqué par des influences externes et internes comme l'hérédité, les réactions organiques, la maladie, le comportement psychologique et social, le statut socioéconomique, etc. Tout cela contribue à faire du vieillissement un phénomène complexe.

---

28. Lucien GUIRLINGER, *Vieillir: Art ou destin?* Pleins Feux, Nantes, 2001, p. 52-53.

Le titre de ce chapitre n'est pas innocent. La chasse au temps dans une civilisation de l'incertitude nous plonge en plein dans la question du temps écoulé, du présent et du temps devant soi qui se pose tous les jours à la vieillesse, sous la forme des rappels soudains ou insidieux du corps qui ralentit, se fragilise et rapproche de plus en plus de la tentation du renoncement. À la vieillesse, la question du temps est aussi immédiate et concrète, pratique même. Elle se traduit, souvent tragiquement, sous la forme des questions que toutes les personnes âgées se posent en permanence<sup>29</sup>. La vieillesse est une période qui décrit la dernière phase de la vie d'un individu. L'existence ainsi considérée peut être représentée comme une ligne parcourue de part en part de la naissance à la mort. Cette présentation est authentifiée par l'évidence empirique de l'évolution du corps. Les changements se succèdent et l'apparence comme les capacités physiques attestent du caractère objectif et inéluctable du temps. Le temps s'offre donc comme un axe orienté, cadre idéal pour décrire, repérer et mesurer toutes les transformations. Le sujet s'inscrit alors dans un devenir permanent et son développement, son vieillissement, peut se réduire à une avancée dans le temps : vieillir c'est accumuler du temps sans jamais pouvoir revenir dessus<sup>30</sup>.

La raison pour laquelle la vieillesse se présente aujourd'hui comme un problème social tant sur le plan individuel que sur le plan collectif tient au fait d'une certaine idée du progrès et de l'avenir qui a cours dans la civilisation occidentale. Car, c'est d'abord en référence à un système de pensée fondé sur le développement économique et social d'un pays que la vieillesse semble être pensée comme problème social (coûts des retraites, répercussions du vieillissement sur les systèmes de santé, etc.). De la même façon, elle est perçue comme un ensemble de problèmes affectant les individus au soir de leur vie, en raison de la maladie, du handicap, de la déficience ou même de la dépendance qui peut affecter l'individu. Là encore, c'est en fonction d'une certaine idée de ce que doit être la vie d'un individu en société, en fonction d'une certaine apologie de l'indépendance, de la santé et de l'autonomie que la vieillesse, parce qu'elle suggère la dépendance, va être perçue comme problématique. Le sujet âgé indique de manière évidente que la mort, donc la disparition de l'être, est l'échéance biologique naturelle et obligatoire de chaque être sur la terre. Cela paraît intolérable dans une société où les représentations individuelles sont basées sur le désir et, plus particulièrement, sur le désir mimétique de pousser les citoyens à la consommation, moteur de la production.

---

29. Perla SERFATY-GARZON, «Temporalités intimes: le chez-soi de la vieillesse», *Enfance, Familles, Génération*, n° 13, 2010, p. 36-58.

30. Benoît FROMAGE, «Sens du temps et vieillesse», *Temporalistes*, n° 27, septembre 1994, p. 14-19.

La vieillesse est un vaste champ à conquérir, à découvrir et à labourer. Cette quête passe indubitablement par une nouvelle conception de la vieillesse, car tant et aussi longtemps que nos sociétés n'assumeront pas cette réalité qui est celle de la sénescence, et que les vieux n'assumeront pas leur âge, ce seront autant de trahisons qu'ils feront aux générations à venir. En procédant à l'exclusion des personnes âgées, en leur refusant tout rôle et en empêchant systématiquement toute manifestation du nouveau sens que la vieillesse donne à la trajectoire humaine, les ruptures vont se multiplier et le lien social continuera de s'effriter. Les représentations de la vieillesse pourraient longuement être étudiées, du portrait de l'aïeul esquissé dans la littérature, aux visages de vieillards livrés par la peinture, en passant par certaines images plutôt tristes véhiculées dans les médias. Toutes les images et les représentations de la vieillesse poursuivent cet objectif: elles s'appuient sur une certaine image du corps épanoui, d'une jeunesse éclatante, d'un âge mûr vigoureux, et d'une vieillesse radieuse et harmonieuse. Ce modèle de réussite basée sur une espèce de succès social ne permet pas aux individus d'accepter la relativité du vieillissement et d'assumer ses failles et ses fractures pour créer, à partir de ces imperfections, des projets structurants.

À considérer les personnes âgées comme des «immigrés dans le temps» pour reprendre les termes de Claudine Attias-Donfut, nos collectivités courent le risque de se priver des moyens de penser le temps autrement que sur le modèle de l'homme actif, productif et de plus en plus dévoré par «l'accélération» et les pressions temporelles d'une société orientée sur le «présentisme». L'expérience du vieillir peut constituer des réserves de résistance à la rigidité et à la hiérarchisation des temps sociaux<sup>31</sup>. Vieillir aujourd'hui n'est pas ce qu'il a jadis été. Les personnes âgées se «conservent» de mieux en mieux et leur engagement communautaire devient proverbial. Elles savent mettre à profit leur talent et leur expérience et, loin d'être un fardeau pour la société, elles peuvent indéniablement contribuer à ses progrès et à son avancement. Il est temps de réfléchir quelque peu sur ces conceptions de la vieillesse qui sont dans les faits symptomatiques d'une peur, d'un refus, à tout le moins d'une méconnaissance, qui contribuent à la dévaloriser et, par le fait même, à nuire à l'amélioration des conditions de vie des citoyens âgés.

C'est pourquoi nous considérons qu'il est impératif de jeter les bases d'un nouveau contrat social entre les générations afin d'éviter que les lignes de fractures qui se dessinent dans nos structures sociales achèvent leur travail de dislocation qui élèvera vieux contre jeunes où le jeunisme deviendrait le nouveau terrorisme. Les sujets âgés doivent cesser de paraître comme ces victimes

---

31. Monique MEMBRADO, «Les expériences temporelles des personnes âgées: des temps différents?», *Enfances, Familles, Générations*, n° 13, 2010, p. i-xx.

qui ont l'irréparable outrage du temps. S'il est normal et naturel de regretter le temps qui passe et d'appréhender quelque peu ce que l'on appelle « le vieillissement », le jeunisme auquel nos collectivités assistent n'est pas seulement une dérive matérialiste contraire au bon sens et au déroulement naturel de la vie. Elle est une obsession sclérosante qui traduit le plus souvent un profond mal-être intérieur, et elle est d'autant plus vaine que tout « rajeunissement » ne peut être que provisoire, de sorte que l'on doit accepter et subir tôt ou tard les effets du vieillissement. S'il règne autour de ce fait inédit dans l'histoire de l'humanité une conspiration du silence qui conduit à faire, trop souvent encore, des « personnes âgées », des femmes et des hommes « à part », que l'on craint parce qu'ils sont l'image de ce qu'on ne veut pas être, c'est-à-dire des vieux, c'est que nous avons encore des batailles à mener afin de revendiquer le devoir de vieillir, car celui-ci reste encore un trésor dérobé du regard des humains.

## RÉFÉRENCES

- Albou, Philippe, *L'image des personnes âgées à travers l'histoire*, Paris, Glyphe et Biotem Éditions, 1999, p.73, 1999.
- Ameisen, Jean-Claude, *La sculpture du vivant*, Paris, Le Seuil, 1999.
- Ariès, Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil, 1973.
- Balard, Frédéric, « Travailler pour bien vieillir : nos aïeux renversent la problématique du vieillir dans le métier », dans *Vieillir dans le métier*, Christiane Montandon et Jacqueline Trincaz (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. « Savoir et Formation », p. 229-245, 2007.
- Beauvoir, Simone de, *La vieillesse*, Gallimard, 1970.
- Bourdelaïs, Patrice, *L'âge de la vieillesse*, Paris, Éditions Odile Jacob, Paris, 1993.
- Cicéron, *De la vieillesse*, Garnier-Flammarion, 1967.
- Everts Mykytyn, Courtney, « Anti-Aging Medicine: Predictions, Moral Obligations and Biomedical Intervention », *Anthropological Quarterly*, 79, n°1, 2006.
- Friedan, Betty, *La révolte du troisième âge. Pour en finir avec le tabou de la vieillesse*. Albin Michel, p. 38, 1995.
- Fromage, Benoît, « Sens du temps et vieillesse », *Temporalistes*, n° 27, septembre 1994, p. 14-19.
- Garneau, Jean, « Vieillir », *La lettre du Psy*, volume 4, n° 4, avril 2000.
- Goffman, Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 1963.
- Guillemard, Anne-Marie, *Le déclin du social. Formation et crise des politiques de la vieillesse*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.
- Guirlinger, Lucien, *Vieillir : Art ou destin ? Pleins Feux*, Nantes, 2001, p 52-53

- Hennezel, Marie de, *La chaleur du cœur empêche nos corps de rouiller. Vieillir sans être vieux*, Robert Laffont, p. 65, 2008.
- Henrard, Jean-Claude, *Les défis du vieillissement. La vieillesse n'est pas une maladie!*, La Découverte, 2002.
- Hesse, Herman, *Éloge de la vieillesse*. Éditions Calmann-Lévy, 2000. Première publication en allemand 1990.
- Jankélévitch, Vladimir, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1974.
- Klarsfeld, André et Frédéric Revah, *La biologie de la mort*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2000.
- Ladislav, Robert, *Le vieillissement: faits et théories*, Dominos Flammarion, 1995.
- Lafontaine, Céline, *La société postmortelle: La mort, l'individu et le lien social à l'ère des technosciences*, Paris, Seuil, 2008.
- Membrado, Monique, « Les expériences temporelles des personnes âgées : des temps différents? », *Enfances, Familles, Générations*, n° 13, 2010, p. i-xx
- Nikolas, Rose, *The politics of Life Itself. Biomedicine, Power and Subjectivity in the Twenty-First Century*, Princeton, Princeton University Press, 2007.
- Olievenstein, Claude, *Naissance de la vieillesse*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1999, p 17.
- Resweber, Jean-Paul « Le rêve cicéronien d'une heureuse vieillesse », *Le Portique* [En ligne] [<http://leportique>] (Mis en ligne le 5 juin 2010, consulté le 13 octobre 2011).
- Serfaty-Garzon, Perla, « Temporalités intimes : le chez-soi de la vieillesse », *Enfance, Familles, Génération*, n°. 13, 2010, p. 36-58.
- Wiener, Norbert, *Cybernétique et société, l'usage humain des êtres humains*, Traduit par Pierre-Yves Mistoulon, Paris, UGE, coll. 10/18, 1954, p. 12.